

La fée dans la tanière de l'ours

La forêt bruissait, le vent grondait, les pins centenaires pleuraient et gémissaient... La vieille sorcière Tempête tourbillonnait dans une danse sauvage. Le Grand-Père Gel la regardait, battait des mains et s'exclamait d'un air satisfait en se frottant les paumes :

— Bravo ! Oh, grand-mère Tempête, bravo ! Et la forêt bruissait, et les vieux pins pleuraient et gémissaient. Tout autour régnait l'obscurité, un accueil glacial. Les bêtes s'étaient cachées dans leurs tanières pour y attendre la tempête furieuse. Elles y étaient joyeuses, au chaud et à l'aise. Toutes avaient une famille, de bons enfants tendres, des proches.

Le petit Ours gris n'avait personne. Seul au monde était ce petit Ours gris et hirsute. Il vivait comme un ermite, tout seul, absolument seul, au plus profond de la forêt, et personne jamais ne venait le voir.

Il était énorme, tellement énorme, et fort, tellement fort, que tous ses congénères ours paraissaient de faibles bambins en comparaison avec lui.

Et toutes les bêtes le craignaient : les lièvres, les renards, les loups et les ours. Oui, même les ours avaient peur de lui lorsqu'il traversait la forêt, tout ébouriffé, immense et terrifiant, les yeux étincelants ; et dès qu'il sortait de sa tanière de sa démarche lourde et maladroite, tout fuyait, s'écartant de son chemin.

Pourtant, il n'avait fait de mal à personne et n'était effrayant que parce qu'il s'était ensauvagé dans la solitude.

Or, cela faisait longtemps qu'il était seul. Il y a très longtemps, il était arrivé dans cette forêt venue d'une taiga sombre et reculée et s'y était installé, dans cette forêt étrangère, dans une nouvelle tanière qu'il avait lui-même creusée à la hâte.

Les hommes lui avaient enlevé son ourse-épouse et ses oursons-enfants, les avaient tués, et l'avaient lui-même blessé d'une balle. Cette balle était restée solidement fichée dans son épaisse fourrure d'ours et lui rappelait que les hommes étaient ses ennemis, qu'ils l'avaient rendu malheureux pour toute la vie. Et le petit Ours gris haïssait les hommes autant qu'il est possible de haïr les pires ennemis. Il haïssait aussi les bêtes : il s'était éloigné d'elles au fond de la forêt et ne voulait pas faire ami-ami avec elles. Comment donc ! Car elles étaient heureuses à leur manière, tandis que lui, solitaire, offensé et ensauvagé, avait mal à voir le bonheur des autres.

Les jours où la tempête tourbillonnait et où le vent chantait, il se sentait mieux, et son âme devenait plus légère et plus joyeuse. Il grimpait dans sa tanière, léchait sa patte et pensait à combien les hommes sont méchants et cruels, et à combien il les haïssait — lui, le grand ours gris et hirsute.

La forêt bruissait, la tempête tourbillonnait et les vieux pins grinçaient.

L'Ours gisait sur sa couche de mousse et de feuilles et attendait l'approche de la nuit. Il avait envie de bien dormir pour oublier la colère, la haine et la mélancolie.

Et soudain, dans la pénombre de sa tanière, quelque chose brilla d'un éclat inattendu. Une petite boule rose culbuta dans les airs et tomba juste aux pieds de l'ours.

L'Ours se pencha, prit la petite boule rose dans sa patte et la porta tout près de ses yeux, cherchant à examiner cet objet inconnu.

L'Ours regardait, regardait — et ses sourcils se froncèrent, ses yeux étincelèrent.

— Serait-ce une créature humaine ! dit-il avec colère. — Bien que minuscule, toute petite, c'est tout de même une créature humaine, un homme. Oui, oui, rien d'autre qu'un homme.

En effet, ce qui gisait sans vie sur sa large patte velue ressemblait beaucoup à un humain ; seulement il avait la taille d'un petit doigt, pas plus, et portait dans le dos des ailes rayonnantes.

Il semblait mort, ce petit être humain aux ailes lumineuses dans le dos, au visage adorable quoique bleui par le froid.

Mais l'ours regardait avec méchanceté la petite créature, sans remarquer combien elle était belle. Il avait envie de la détruire, parce que la petite créature ressemblait à son ennemi — l'homme.

L'Ours avait déjà levé l'autre patte pour tuer la mignonne lorsque soudain, réchauffée par le souffle brûlant de l'ours, la petite créature revint à la vie, tressaillit, ouvrit les yeux et agita ses ailes rayonnantes... Et aussitôt l'intérieur de la tanière s'illumina d'une vive lumière, et d'étranges sons, pareils à ceux d'une clochette d'argent, des sons que le morose Petit Ours n'avait jamais entendus de sa vie, emplirent tous les coins et recoins de sa demeure. Et il sembla à l'Ours que dans sa tanière il faisait clair comme au premier jour d'un mai radieux, et qu'on y respirait le parfum des fleurs, des fleurs printanières embaumées de la vieille forêt...

Et l'étrange créature aux ailes brillantes, ayant ouvert ses yeux, éclata d'un rire cristallin.

— O-o, quel ours drôle et bizarre, tintait-elle, — quel grand ours sauvage ! Ne penses-tu pas me tuer ? Ha, ha, ha, ha ! Quel sot, quel sot Petit Ours ! Il a levé sa patte hirsute, roule ses yeux féroces et croit avoir ainsi effrayé une petite fée.

— Es-tu donc une fée et non un homme ? s'étonna l'ours.

— Mais bien sûr, une fée, idiot ! Les hommes sont grands et maladroits, tandis que je suis petite et gracieuse comme une fleur. Regarde-moi donc de plus près. Existe-t-il des hommes aussi gracieux, aussi agiles que moi ? Et puis, je ne crains pas la mort comme les hommes ! Si tu me tues, je me transformerai en la fleur dont je suis issue, et une nouvelle vie me sourira. Des papillons voltigeront autour de moi, les abeilles chanteront leurs mélodieuses chansons, et le rayon argenté de la lune me racontera des contes si merveilleux que toi, grand ours gris et maladroit, tu n'en as probablement jamais entendu. Quand viendra l'automne et que les fleurs se faneront, je redeviendrai une fée, rayonnante et belle comme maintenant, et je m'envolerai pour l'hiver vers les pays du sud.

— Mais comment se fait-il que maintenant, par un tel froid, tu sois restée ici et que tu te sois retrouvée presque morte dans ma tanière ? s'intéressa l'ours.

La fée rit encore plus gaiement.

— O, o, c'est mon petit caprice ! s'écria-t-elle joyeusement. — Je voulais voir l'hiver, la tempête, le blizzard, je voulais entendre la chanson du vent, pour ensuite me vanter devant mes amies de tout ce que j'avais vu ! Et je m'étais cachée dans le creux d'un vieux pin, pensant admirer tout cela de là. Mais il fit froid, si froid que je me figeai. J'étais habituée à la chaleur et à la lumière, aux joies de la vie et au parfum des fleurs. Et puis ce vieux pic, maître du creux, m'a chassée de sa demeure. Ce stupide pic ne comprend absolument pas comment traiter poliment d'aussi jolies fées que moi. Le vent m'a emportée, le blizzard m'a fait tourner la tête et... et je ne sais comment je me suis retrouvée dans ta tanière, sur ta patte hirsute, ours gris.

— Et tu n'as pas peur que je te mange ? demanda à nouveau le Petit Ours.

— Non, je n'ai pas peur... Je suis la plus jolie fée qu'on puisse rencontrer dans votre forêt, et tu auras regret de me manger, rit à nouveau en tintant l'étrange créature. — Et puis je te raconterai des contes, et tu seras plus joyeux avec moi que tout seul. Oh, tu ne sais pas encore quels contes sait raconter la fée Liane.

— Tu t'appelles Liane ? s'enquit l'ours.

— Oui, je m'appelle Liane ! Mai Rose, mon parrain, m'a donné ce joli nom. Alors, veux-tu toujours me chasser de ta tanière ? Ou veux-tu me manger, stupide ours gris ?

L'ours se rembrunit et se mit à sucer vigoureusement sa patte. Il lui était pénible de se séparer de ce rire sonore et tendre comme une clochette d'argent, de la vive lumière dans sa tanière et du parfum des fleurs printanières qui l'avait emplie dès l'apparition de la fée.

Mais elle, cette petite fée, ressemblait tant à un homme, et lui, le Petit Ours, haïssait les hommes et avait promis de se venger d'eux pour l'avoir rendu solitaire. Ne devait-il pas du même coup se venger aussi sur la petite fée ?

Tandis que l'Ours réfléchissait à ce qu'il devait faire, la fée, sans attendre, commença doucement, à mi-voix, à lui raconter un conte, un conte tel que probablement ne le connaissait pas lui-même le puissant maître de la forêt à la barbe verte, le Forestier.

Et quand Liane eut terminé son conte, l'expression sévère et morose disparut de la face de l'ours, les plis de son front se lissèrent et ses yeux s'allumèrent d'une lumière accueillante et douce.

— Tu peux rester dans ma tanière ! accorda-t-il avec clémence à Liane. — Tu y seras au chaud, bien et à l'aise !

Et Liane resta.

« J'avais une ourse-épouse et trois oursons, tendres et joueurs. De méchants hommes me les ont enlevés, et je suis resté un ours solitaire et morose. Les bêtes ont peur de moi. Mais Liane n'a pas peur. Elle me fait confiance. Elle s'assoit sur mon front et me tire les oreilles, elle touche mes dents aiguës et énormes de ses doigts délicats, elle me souffle dans les yeux, et quand je grimace à cause de cela, elle éclate d'un rire cristallin devant mes grimaces involontaires. Elle n'a pas peur de moi, ne m'évite pas, elle s'est habituée à moi et ne me veut aucun mal. De méchants hommes m'ont enlevé mon ourse et mes trois gentils oursons, mais le destin, en compensation, m'a offert Liane. Je prendrai soin de Liane pour sa bonté et sa tendresse envers moi », raisonnait ainsi l'ours en marchant dans la forêt, tandis que les bêtes, avec

Ils le regardèrent s'éloigner avec perplexité.

— C'est étonnant, ce qui est arrivé à notre ours grognon. Il a l'air beaucoup plus accueillant et plus doux ! disait la commère renarde au jeune loup de la forêt.

Celui-ci plissa les yeux en suivant l'ours du regard et, tout en remuant la queue, laissa échapper entre ses dents :

— Ne vous étonnez pas. Si votre tanière devenait aussi lumineuse, aussi confortable et aussi magnifique que sa demeure à lui, vous changeriez vous aussi, comme lui.

La fée Liane avait complètement transformé la tanière rude et inhospitalière de Michka.

Avec la lumière éclatante de ses petites ailes, avec le parfum des fleurs et le murmure des contes, elle avait apporté la gaieté, la vie, la chaleur du cœur et la joie dans le coin du pauvre ours solitaire.

Et Michka, en retour, lui payait cette dette par un dévouement sans réserve et un service fidèle rendu à la petite fée.

Il s'efforçait de toutes les façons de satisfaire ses moindres caprices, de deviner chacun de ses désirs.

Or, la fée Liane avait□□ de désirs et de caprices.

Un jour, elle voulut posséder cette fleur de rose qu'elle avait aperçue autrefois à la fenêtre d'un petit village voisin de la forêt.

Michka se rendit au village et déroba la fleur, risquant sa propre peau. Mais il s'avéra que la plante n'était plus qu'une misérable tige avec des feuilles, et que la fleur elle-même avait déjà disparu. La rose était depuis longtemps fanée.

Liane trépigna de dépit et ne se calma que lorsque Michka, à la place de la rose, lui construisit un tiny chariot fait d'aiguilles de pin, y attela un écureuil qu'il avait capturé dans la forêt, et que Liane put ainsi parcourir toute la tanière dans son nouvel équipage.

Mais ce qu'il y avait de plus intéressant, c'est que la fée Liane avait appris à danser à Michka, cet ours sombre et gris.

Quand elle se lassait de raconter des contes ou de tournoyer dans la tanière avec son écureuil, elle ordonnait aux grillons, dans un coin de leur demeure, de chanter, et commandait à Michka d'exécuter une de ces danses maladroites et comiques que seuls les ours savent accomplir.

Et Michka dansait, rien que pour satisfaire sa petite invitée. Et quand il était fatigué, que la sueur ruisselait de sa lourde fourrure, Liane s'envolait vers sa tête et agitait au-dessus de lui ses légères ailettes, si bien que l'ours ressentait alors

une fraîcheur et une légèreté nouvelles. Ainsi s'écoulait gaiement et agréablement le temps dans la tanière de l'ours. L'ours gris avait depuis longtemps oublié son chagrin. Il aimait profondément Liane et, sans hésiter, aurait donné sa vie pour elle.

Le printemps arriva. La neige fondit dans la forêt. De rapides ruisseaux coulèrent dans les creux. Le perce-neige blanc surgit timidement de l'herbe verte.

Michka vit le perce-neige, le cueillit et l'apporta à Liane. La joyeuse fée, à la vue de cette première fleur printanière, pâlit soudain et devint elle-même plus blanche que le perce-neige apporté. Dans les yeux de Liane se refléta une tristesse sans issue. Elle replia ses ailes, s'affaissa tout entière et s'assombrit.

— Qu'as-tu, Liane ? demanda l'ours en se penchant vers elle avec effroi.

— Ah, rien, rien... répondit-elle d'une voix qui fit douloureusement se figer le cœur de l'ours.

Mais il n'osa pas interroger davantage sur son chagrin, car il craignait de troubler encore plus la petite fée.

Un mois passa encore, et la clairière forestière se parsema de fleurs. Le beau Mai surgit de son berceau orné et salua la nature pour la fête. L'alouette lui répondit par un trille mélodieux et cristallin. Ce trille parvint aux oreilles de Liane. Elle trembla et frissonna sous les tendres sons du chant de l'oiseau. Ses yeux s'ouvrirent grands, des larmes y apparurent.

L'ours vit ces larmes et dit avec émotion :

— Les hommes, ai-je entendu dire, pleurent beaucoup et fortement, mais les fées — jamais. Seul un grand chagrin peut faire naître des larmes dans les yeux joyeux d'une fée. Tu as probablement quelque chagrin. Tu veux retourner à la liberté, Liane, auprès de fées petites et joyeuses comme toi !

Mais la fée pleura encore plus fort en entendant ces mots.

— Non, non, je ne te quitterai pas ! Liane a pitié de te laisser à nouveau seul, dit-elle. Tu t'ennuieras sans moi, car j'ai réussi, grâce à mes contes, à mon bavardage joyeux et à mon rire, à te faire oublier ton chagrin. Non, je ne te quitterai pas, je ne veux pas être ingrate : tu m'as offert un refuge dans ta demeure quand je n'avais nulle part où aller, tu m'as sauvée du froid et de la mort... Non, non, je ne te laisserai pas ! Sois tranquille, mon Ami ! Le cœur de Michka battit joyeusement et chaleureusement. Il comprit que tout dans le monde n'était pas

injuste et cruel. Et il aima encore plus fort son ami — la petite fée — pour ses paroles.

Tout reprit comme avant, sauf que Liane ne sortait plus de la tanière de l'ours et bouchait constamment ses petites oreilles pour ne pas entendre les trilles de l'alouette qui chantait à gorge déployée dans la forêt.

Et puis, un jour, tandis que l'ours somnolait sur sa couche fraîche de mousse et que Liane, assise près de son oreille, lui murmurait ses merveilleux contes, un joli papillon bleu entra en volant dans la tanière. Sur le dos du papillon était assise une adorable petite fée, semblable à Liane comme deux gouttes d'eau.

— Salut à toi ! Salut à toi ! gazouilla-t-elle en se jetant dans les bras de Liane. Enfin je t'ai trouvée, ma sœur ! Je t'ai cherchée dans toute la forêt pour t'annoncer une bonne nouvelle. Demain, à la première nouvelle lune, nous, les fées de la forêt, célébrerons l'élection de notre reine. Chacune de nous racontera ce qu'elle a vu d'intéressant durant cet hiver. Et celle dont le récit sera le meilleur deviendra notre souveraine. Je suis venue t'informer ici, car une souris des bois m'a dit qu'on pouvait te trouver dans la tanière de l'ours. Attention, n'oublie pas de venir demain à notre cérémonie.

Et, après avoir fait retentir tout cela de sa voix de clochette, la fée invitée repartit aussitôt sur le dos de son conducteur — le papillon.

Michka regarda Liane. Elle gisait, toute recroquevillée, dans le coin le plus reculé de la tanière. Ses yeux, grands ouverts, exprimaient une telle détresse sans issue que l'ours ne put tenir et dit d'une voix sourde et accablée :

— Va, Liane ! Retourne dans ton royaume de mai, de verdure, de chants et de fleurs ! Tu apparaîtras parmi les petites fées joyeuses, tu leur raconteras l'amitié et le dévouement de l'ours rude et solitaire, et elles te choisiront pour leur reine, car ton conte sera le plus intéressant de tous. Adieu, Liane, envole-toi vers ton royaume ! Les fées doivent être libres, doivent vivre et se réjouir parmi les fleurs, et leur place n'est pas dans la tanière sombre et étouffante d'une bête. Et sur ces mots, il baissa tristement sa tête hirsute.

Liane tressaillit. Elle avait infiniment de peine à quitter le bon et brave Michka, qu'elle avait habitué à elle et dont elle avait réussi à faire oublier la solitude ; mais en même temps, elle était irrésistiblement attirée vers le royaume des petites fées, de la verdure, des fleurs, vers le royaume de la gaieté et de la joie d'où elle était venue. La petite fée rose ne balança pas longtemps. Elle jeta un dernier regard sur l'ours, lui fit un signe de tête avec sa jolie menotte, déploya ses ailes brillantes et lui murmura tendrement à l'oreille son adieu sonore. Puis, le cœur meurtri mais

consciente de sa liberté retrouvée, elle s'envola, tel un oiseau rapide, hors de la tanière de l'ours.

Elle arriva avec la rapidité de l'éclair dans la prairie fleurie argentée par la clarté lunaire, juste au moment où, aux accents du chant du rossignol, l'une des fées, assise sur le trône de la future reine, achevait son conte.

Autour du trône de la reine, sur les corolles des violettes nocturnes, étaient assises de minuscules fées qui applaudissaient la conteuse.

— Son conte est meilleur que tous les autres ! tintaient-elles de leurs voix de clochettes. Et la charmante conteuse doit devenir notre reine.

Mais alors parut Liane qui, se posant sur une fleur de giroflée sauvage, leur raconta la vérité pure sur comment un ours méchant, terrible, sombre et sauvage était devenu bon et doux depuis qu'une tiny fée était apparue dans sa tanière, et comment il avait aimé la fée, comment il avait pris soin d'elle et combien il lui en coûtait de se séparer d'elle. Et pour conclure, elle raconta aussi combien la fée elle-même avait eu de peine à laisser le pauvre Michka seul, le cœur brisé...

Ce conte était si beau que même le rossignol se tut, prêtant l'oreille à ce beau récit.

Et les petits elfes pleuraient en écoutant le conte de Liane, pleuraient en écoutant le conte du cœur brisé de l'ours.

Et lorsqu'elle eut fini, les fleurs et les fées, les rossignols et les papillons de nuit l'applaudirent.

Et tous, d'une seule voix, la choisirent pour reine. Les lucioles s'allumèrent dans l'herbe et illuminèrent le tableau de la fête nocturne de mai. On installa Liane sur le trône, et une nombreuse suite de petites fées aériennes s'efforçait de prévenir chaque désir de la nouvelle reine.

Mais la reine regardait tristement tous ceux qui l'entouraient de ses beaux yeux.

Elle voyait en esprit la lointaine tanière sombre, la couche modeste faite de vieilles feuilles et de mousse, et l'ours solitaire, pauvre et triste, pensant avec

par la nostalgie d'elle — la reine...